

Soeur Marguerite BIGOT (1874)

"Dieu nous garde, pourquoi craindre ?"

Native de Castelnaudary (1818) elle eut des parents d'une condition modeste qui l'élevèrent dans la simplicité et l'amour du devoir.

Elle avait dix ans de vocation, lorsqu'elle s'embarqua pour l'Orient. Toujours égale, le sourire sur les lèvres, au milieu des difficultés de cette vie nouvelle, dans une mission naissante; toujours prête à rendre service avec une cordialité, une simplicité charmantes, on ne lui voyait un air sévère que lorsqu'on se permettait de blâmer les absents ou de se plaindre des Supérieurs. Son apprentissage de six années à Beyrouth avait jugé ce dont elle était capable. On lui confia la conduite de la nouvelle colonie, formée en partie de ses compagnes et qui devaient fonder la mission de Damas. En moins de six années, elle avait établi, avec une activité et un succès merveilleux, une école, un orphelinat, un dispensaire et la visite des pauvres à domicile.

La destruction des chrétiens avait été résolue, et Damas, "la ville sainte", ne pouvait être épargnée. Les infidèles disaient hautement qu'il fallait en finir avec la secte maudite du Crucifié. Rien ne peut rendre la scène de désolation qui s'ouvrit le 9 juillet 1860. Le feu, mis en plusieurs endroits du quartier chrétien, se propage; les maisons étant en bois, brûlent avec rapidité. Inutile de songer à fuir : les Druses, avec des hurlements féroces massacrent tout ce qui paraît dans les rues. Les Missionnaires et les Soeurs renvoient les jeunes filles dont la demeure est plus rapprochée, et sont obligés de garder les autres. Une intervention providentielle peut seule sauver les fils et les filles de Saint-Vincent.

Pendant qu'elle fait prier les enfants à la chapelle, Soeur Bigot prend activement les mesures que la prudence lui suggère, et lorsqu'il ne lui reste plus rien à faire, elle réunit les compagnes dans une salle donnant sur la rue. Les Missionnaires viennent les rejoindre à neuf heures du soir. "Nous étions là, disent les Soeurs, éclairées par la lumière de l'incendie consumant le quartier chrétien, la fumée nous suffoquait. Nous pouvions voir nos voisins massacrés sous nos fenêtres; nous entendions les gémissements des victimes à travers les hurlements des Druses et le bruit des armes. Plusieurs d'entre nous étaient saisies de stupeur et d'une appréhension en quelque sorte pire que la mort. Quant aux autres, il leur suffisait de regarder la figure calme de Soeur Bigot pour se rassurer. Nous venions de nous confesser pour nous préparer à mourir.

"Tout à coup, on frappe violemment à la porte : nous ne doutions pas que ce fussent nos bourreaux. C'étaient les libérateurs envoyés par la Providence. Le fils de l'émir Abd-él-Kader, avec une troupe de soldats algériens venait nous sauver. Soeur Bigot fit partir les plus épouvantées de ses compagnes avec deux Missionnaires et resta avec les autres, espérant encore sauver la maison. Puis elle pria M. Dubourdieu de leur faire consommer les saintes espèces. Nous n'avions pas encore terminé, que les soldats de l'émir venaient une seconde fois nous presser de partir. Conservant sa présence d'esprit au milieu des angoisses de cette terrible nuit, Soeur Bigot songea à retirer de leur cachette tous les objets précieux que nous pouvions emporter, prévoyant bien que la misère et la faim seraient le partage des survivants. Nous partons,

enfin avec nos pauvres enfants, et cinq minutes après, la maison était livrée au pillage et aux flammes.

"Le trajet fut long, à chaque pas nous heurtions des cadavres. Enfin, vers deux heures du matin, nous entrions à la citadelle. Durant dix jours, nous demeurâmes enfermées au milieu des musulmans furieux de voir que nous leur étions enlevées, et les massacres continuaient sans que nous puissions savoir encore quel serait notre sort. Enfin, nous partîmes pour Beyrouth montées sans selle ni brides, sur des mulets. Nous cheminâmes ainsi deux jours et deux nuits sans presque aucune halte, courant mille dangers. Soeur Bigot tomba la nuit au bord d'une rivière; nous la crûmes perdue. Après l'avoir longtemps cherchée avec anxiété, nous la retrouvâmes saine et sauve : "Dieu nous garde, nous dit-elle, pour quoi craindre ?"

"Le troisième jour, nous arrivions, brisées d'émotions et de fatigues, près de nos soeurs de Beyrouth, où l'hospitalité la plus cordiale nous attendait. Environ mille personnes, échappées comme nous au fer et au feu, faisaient partie de la caravane, c'étaient des débris de familles : des veuves et des orphelins réduits à la plus grande misère. On s'empessa d'organiser des secours. Soeur Bigot était là, active, vigilante, distribuant avec un bonheur impossible à décrire, des vivres des vêtements et l'argent si laborieusement apporté avec nous. Le souvenir du dévouement qu'elle montra en cette occasion est encore aussi vivant dans le pays, après quatorze ans, que dans le moment même.

"Tant de violences intérieures, de courses fatigantes, de secousses et de privations accumulées, la firent enfin tomber dans une maladie de langueur. Une jaunisse universelle se révéla. Les médecins ayant déclaré qu'un voyage en France était nécessaire, les Supérieurs l'y appelèrent.

"A peine rétablie, elle reprit avec joie le chemin de Beyrouth disposée à se dépenser de nouveau sans réserve au soin de ces innocentes victimes. Mais quel spectacle trouva-t-elle en arrivant ! Cinq cents enfants entassés dans deux maisons de louage, beaucoup trop petites pour leur nombre, sans linge, sans matelas, s'abritant deux ou trois sous la même couverture, en sorte qu'elles étaient pleines de vermine et nous avec elles. Son arrivée ranima notre courage; les enfants tressaillirent de joie, comme si elles eussent retrouvé leur mère. Soeur Bigot se hâta de faire confectionner du linge, et de louer deux autres maisons où nous étions disséminées assez loin les unes des autres.

"Vers la fin de 1861, elle eut la joie de conduire ses chères orphelines dans la vaste maison reconstruite à Beyrouth par l'oeuvre des Ecoles d'Orient, avec les aumônes de France. Les murs seuls étaient achevés, il n'y avait pas encore de fenêtres, et c'était la saison des pluies. Cette nouvelle installation amena des jours de gêne et de privation de toute espèce; l'énergie de Soeur Bigot, son amour pour les croix, aidèrent puissamment ses compagnes à en faire leur profit.

"Une nouvelle épreuve, plus forte peut-être que toutes les précédentes, vint la jeter dans d'inexprimables angoisses. Le choléra désola Beyrouth en 1865, avec une telle force, que la ville devint presque déserte. Les morts demeuraient sans sépulture, et nous en étions entourées. Où fuir ? où aller ? Soeur Bigot comprit que la Providence pouvait encore faire un miracle pour sa grande famille; mais aussi l'heure d'offrir des victimes était peut-être venue. Longtemps le fléau nous entourait sans nous toucher; mais un jour une enfant fut atteinte. A cette nouvelle, Soeur Bigot fut saisie au coeur, ses prières et ses larmes redoublèrent et obtinrent grâce, mais elle-même tomba gravement malade, la

secousse avait été trop forte. Peut-être s'était-elle offerte en victime pour nous épargner toutes, car, pendant près de trois mois que dura encore la cruelle épidémie, elle continua à nous donner de l'inquiétude et ne se remit qu'après la disparition du fléau."

Après huit années, Soeur Bigot commençait à se reposer dans cet asile d'autant plus cher qu'il lui avait coûté plus de peines. Toutefois, le divin Maître l'appelait à de nouveaux travaux. Il est des âmes qui ne doivent se reposer qu'au ciel. La Communauté instamment sollicitée, consentait à renvoyer les Soeurs à Damas. Cette décision remplissait un de ses désirs les plus ardents: mais son coeur souffrit un vrai déchirement en se séparant de sa chère famille de l'Orphelinat. Les chrétiens de Damas la reçurent avec la joie la plus vive. Egale ment humble et modeste au milieu de ces démonstrations, elle renvoyait à Dieu tout l'honneur, et ne songeait qu'à réparer au plus vite les désastres.

Le grand saint Joseph était aimé et vénéré dans la petite maison de Damas. Un jour, Soeur Bigot sortit faire les achats en ville avec une compagne: au retour, leur charge se trouva au-dessus de leurs forces. A qui s'adresser? Immédiatement elle se mit à prier Saint Joseph de lui envoyer quelqu'un pour l'aider. Sa prière était à peine finie, qu'au détour d'une rue, un homme s'offre à les décharger de leur fardeau. Soeur Bigot, toute reconnaissante, mais nullement surprise, recommanda le secret à sa compagne. Précaution inutile, il était prouvé que Saint Joseph ne lui refusait rien, qu'il remplissait telle bourse vide au jour et de la somme qui lui étaient marqués. Elle faisait si peu de cas des louanges humaines, qu'elle ne paraissait même pas les entendre. "Pourvu que le Bon Dieu soit content, disait-elle souvent à ses Soeurs, méprisons tout le reste. Les créatures sont pour nous aujourd'hui, demain elles seront contre nous. Dieu seul ne change pas, attachons-nous à lui seul."

La simplicité de son coeur lui donnait une dignité modeste, une pieuse gravité, seules marques auxquelles on pût la distinguer parmi ses compagnes comme étant leur Soeur servante. Tout en elle était si parfait dans les détails, l'ordre de ses affaires, la perfection de ses actions, qu'on serait tenté d'admirer exclusivement les vertus cachées, l'esprit intérieur de cette âme droite, si les oeuvres qu'elle a établies et soutenues avec tant de courage et de sagesse n'étaient là pour dire son tact merveilleux pour les emplois de la vie active. C'est cela qui fait ressortir la profondeur de l'esprit de Saint Vincent et montrent comment Marthe et Marie se soutiennent utilement dans la vie d'une bonne Fille de la Charité.

Mais cette admirable organisatrice, cette femme au coeur si bon, à l'âme si forte, aux vertus si lumineuses, semblait mûre pour le ciel. Des rhumes fréquents, un grand amaigrissement, une forte inflammation du larynx, plusieurs autres accidents faisaient prévoir sa fin prochaine.

Quand, le matin de sa mort, le missionnaire qui l'assistait lui proposa de l'administrer, elle en parut toute surprise, comme si sa tâche n'était pas encore finie... La mort, pour elle, n'eut rien d'amer; elle s'endormit dans le Seigneur sans presque s'en douter, tout simplement... comme elle avait vécu. C'était le 14 mars 1874. Elle avait cinquante cinq ans.

